

INFOS DES PARTENAIRES

**PRAPS : Sécurité alimentaire du bétail
et valorisation du fourrage au Sénégal,
des résultats satisfaisants obtenus**

L'utilisation de motofaucheuses au Sénégal pour la coupe des fourrages.

*Cet article sur les activités du PRAPS Sénégal est paru dans le **Bulletin trimestriel d'information et de diffusion des innovations sur le Pastoralisme et la Transhumance au Sahel et en Afrique de l'Ouest** n°4 / Juillet – Août – Septembre 2020 du CILSS.*

Outre les nombreuses réalisations en infrastructures sur le territoire sénégalais, le PRAPS Sénégal compte également à son actif plusieurs autres réalisations de première main pour booster l'élevage pastoral. On note la valorisation du fourrage pour assurer la sécurité alimentaire du bétail.

Les contraintes environnementales complexifient l'alimentation des animaux domestiques. Les feux de brousse ravagent une grande partie de l'herbe disponible. Les vents et autres phénomènes climatiques ne permettent pas toujours une disponibilité continue des ressources fourragères pendant toute l'année. Les termites et les défécations animales souillent une grande partie de l'herbe. Selon les spécialistes, un tiers seulement des ressources fourragères naturelles est mangé par les animaux ; les deux tiers sont donc perdus.

C'est pourquoi, pour aider à la résilience des communautés pastorales, le PRAPS s'est investi dans la culture et la constitution de réserves fourragères pour atténuer le déficit fourrager qui menace le pastoralisme. Et pourtant en dépit de la pression démographique, de la poussée urbaine et de l'agression de l'agrobusiness, le pastoralisme a encore de beaux jours devant lui. Pendant longtemps encore, les pays sahéliens et les pays côtiers d'Afrique dépendront largement de ce mode de vie pastoral pour satisfaire leurs besoins en protéines animales, créer des emplois et générer des revenus.

Awa Dembel Alassane SOW, 63 ans, présidente départementale et régionale du Directoire national des femmes en élevage (DINFEL), Barkédji (département Linguère, région de Louga) témoigne



Awa Dembel Alassane SOW



Vue de la motofaucheuse



« Grâce au PRAPS, la fauche manuelle traditionnelle de l'herbe avec une faucille est remplacée progressivement par une motofaucheuse. Le fagot d'herbes a laissé la place aux bottes réalisées par une bottelleuse fabriquée par un artisanat local. La bottelleuse est une boîte métallique qui fait des bottes de l'ordre de 12 à 15 kg. Il est porté sur une charrette en même temps que la motofaucheuse lors des opérations de fauche. Les écorces d'arbre pour lier les fagots d'herbes sont remplacées par un modèle de corde appropriée usinée à Dakar. Elle permet de nouer correctement les bottes. Les fournisseurs locaux ont été sensibilisés sur ce modèle de corde en rouleau, pour éviter les éventuelles ruptures. Un modèle de caisse portable a été aussi acquis par le projet pour les individus qui désirent poursuivre la fauche manuelle, avec une faucille.

Tous les acteurs impliqués dans les campagnes de fauche ont bénéficié de séances de formation, d'information et de sensibilisation sur l'entretien et la maintenance, mais aussi sur l'importance de la fauche et de la conservation des fourrages. Les radios communautaires partenaires du PRAPS ont été mises à contribution pour la pré-campagne, la campagne et l'après-campagne. Des messages et des émissions ont été diffusés sur les bonnes pratiques en matière de récolte, de conditionnement et de conservation des fourrages avec la participation des vétérinaires et des techniciens de l'environnement. »

Awa Dembel Alassane Sow fait partie de cette race d'éleveurs très ouverte aux innovations techniques et technologiques destinées à améliorer les pratiques pastorales. A cet égard, elle ne tarit pas d'éloges à l'endroit du PRAPS qui a construit plusieurs infrastructures pastorales dans sa zone en plus de la dotation en motofaucheuses et bottelleuses.

Ayant été initiée à la gestion des motofaucheuses et aux cultures fourragères, en même temps que plusieurs autres représentants d'éleveurs, Awa n'a pas tardé à créer son propre périmètre de néma (ou maralfalfa) juxtaposé à son domicile. Ce périmètre d'un hectare environ permet trois récoltes annuelles de 120 sacs chacune, soit environ une tonne de fourrage à l'état brut pour chaque récolte. La culture du néma permet de réduire les charges financières liées à l'acquisition de fourrage grossier.

En réponse à l'insécurité alimentaire du bétail, la promotion des cultures fourragères reste l'une des priorités du Ministère de l'Élevage et des Productions animales. Il s'agit de familiariser les éleveurs avec les cultures fourragères, de créer un réseau de multiplicateurs de semences fourragères et d'inciter le privé à s'investir dans la filière pour une pérennisation des actions. La culture fourragère est menée en parallèle avec les opérations de constitution de réserves fourragères à travers la préservation des pâturages, la fauche du fourrage naturel et la valorisation des sous-produits agricoles. D'autres cultures fourragères comme le niébé, l'arachide, le mil, la luzerne, etc. sont aussi encouragées.



Mme Awa SOW sur sa parcelle de production du fourrage



[Supplément du RECA Niger]

Dans cet article, en plus des motofaucheuses, il est question d'une espèce fourragère dénommée « néma » ou « **maralfalfa** ». Comme le nom nous est inconnu, nous avons fait une recherche sur internet.



Maralfalfa, aussi appelée herbe à éléphant, a pour nom scientifique *Pennisetum purpureum* (photo ci-contre).

Elle peut être utilisée comme jachère pour redonner la fertilité au sol au bout de 5 ou 6 années. Elle permet en même temps d'empêcher la prolifération des mauvaises herbes et des ravageurs comme les termites, et aussi de freiner l'érosion. C'est une plante très rustique, à très haute productivité, et en dehors de son intérêt pédologique, elle sert de fourrage aux animaux.

[Source ENDA PRONAT Sénégal]

Dans le but de contribuer à la diversification des ressources fourragères, le Ministère de l'Elevage au Sénégal ambitionne de vulgariser « l'herbe à éléphant », appelé aussi néma ou maralfalfa. Le néma est une plante qui peut produire 20 à 40 tonnes de fourrage à l'hectare. Certaines sources annoncent même des rendements de l'ordre de 450 à 500 tonnes à l'hectare, sans s'appesantir sur les conditions de production. Une seule bouture de néma couchée à même la terre peut générer jusqu'à 40 tiges de maralfalfa. Elle ne nécessite ni engrais, ni pesticide, mais un peu d'herbicide la première année et beaucoup d'eau, tout le temps.

[Source PRAPS]

La culture du Maralfalfa : Une alternative pour sauver le cheptel Mauritanien face aux sécheresses récurrentes



L'ONG Mauritanienne AMAD, expérimente dans le département de Boghé une espèce végétale appelée le Maralfalfa. Dans la ferme de l'ONG situé en pleine forêt sur la lisière du fleuve, non loin du village de Thiénel, le Maralfalfa pousse sur une superficie de 1,5 Ha. Une espèce végétale qui produit jusqu'à 450 tonnes voire 500 tonnes à l'hectare selon Bâ El Hadj, président de l'ONG AMAD. D'une seule bouture, peuvent émerger 40 tiges de Maralfalfa qui forment une petite forêt sur une superficie expérimentale de 1,5 hectares à l'intérieur de

la ferme de l'ONG. Nous avons constaté de nos propres yeux. Cette espèce qu'est le Maralfalfa, a besoin juste de l'eau, de la lumière et du composte pour une croissance normale au bout de 75 jours.

[Source ENDA Energie]

Et au Niger ?

Pennisetum purpureum a été testé sur le périmètre hydro-agricole de Kirkissoye (Niamey) dès 1966 dans le cadre du projet laitier avec de nombreuses autres espèces fourragères. Cependant, l'exigence de ces plantes en main d'œuvre pour leur entretien, et surtout le ralentissement notable de leur croissance en saison froide et sèche ont entraîné leur abandon au profit du bourgou (*Echinochloa Stagnina*) qui présente l'avantage d'être adapté au climat et qui ne demande pas un entretien cultural continu. La production du bourgou peut atteindre 30 tonnes de matière sèche (MS) par hectare et par an, ce qui permet l'entretien de 10 UBT (Unité Bétail Tropical) à l'hectare.

[Source : Revue du Secteur de l'Elevage au Niger (2010)]

Nous n'avons pas trouvé d'autres références pour le Niger.



Toujours dans cet article, il est également mentionné, qu'une fois fauchés puis séchés, les fourrages sont mis en bottes avec une botteleuse fabriquée localement.

C'est une boîte métallique qui fait des bottes de l'ordre de 12 à 15 kg. Elle est portée sur une charrette en même temps que la motofaucheuse lors des opérations de fauche.

Il semble que le fourrage sec soit tassé sans la boîte puis lié avec une ficelle (photo ci-contre).

La botteleuse pour faire des bottes de fourrages, le Niger a déjà eu son prototype pour le foin de luzerne.



Elle a été conçue par l'équipe du Projet d'Appui au Développement Agricole de l'Irhazer, du Tamesna et de l'Aïr (PADA/ITA) et réalisée par des ingénieurs de l'Ecole des Mines de l'Aïr (EMAIR) et le Centre de Formation Professionnelle et Technique (CFPT) d'Agadez.

Le fonctionnement de la botteleuse est très simple. Un seul opérateur suffit pour la manipuler. La luzerne coupée est laissée sécher à l'ombre pendant 48 heures au maximum. La luzerne perd environ 65% de son poids. Au-delà de cette période, la luzerne subira une déshydratation avancée, ce qui engendrera une chute des feuilles lors de sa manipulation. Pour la confection des balles, l'opérateur place tout d'abord les ficelles. La chambre de compression est ensuite remplie de luzerne, puis le plateau de compression est utilisé à travers le levier pour effectuer la compression. Les bouts des ficelles sont enfin noués pour stabiliser la balle.

[Source : note du RECA <https://reca-niger.org/spip.php?article939>]

Depuis la rédaction de cette note en janvier 2016, nous ne savons pas si cette innovation a rencontré le succès et si sa fabrication a dépassé le stade de prototype.